



Laïla Amezian

Je suis née à Anvers en 1968. Je suis issue de la 2^e génération d’immigrés marocains. Je suis musicienne. Mon père est arrivé en Belgique en 1965, suite aux accords bilatéraux entre les gouvernements belge et marocain. Les immigrés venaient travailler avec un contrat de travail en bonne et due forme. Il y avait une volonté nationale en Belgique de faire venir de la main-d’œuvre sous-qualifiée, afin de la faire travailler dans les mines ou la sidérurgie.

Ma mère est venue le rejoindre en 1967. Lorsque j’avais 3 ans, mes parents sont venus s’installer à Bruxelles. Ils pensaient, comme beaucoup de personnes de leur génération, retourner un jour dans leur pays.

Quand j’étais jeune, j’avais le sentiment que la population belge avait un regard bienveillant sur les immigrés. C’était naïf et parfois maladroit, mais touchant. Aujourd’hui, c’est l’immigré qui doit aller vers l’institution et c’est parfois un défi surhumain.

À l’époque, on parlait peu de la religion. À l’école, les instituteurs interrogeaient nos parents au sujet de nos restrictions alimentaires, mais cela se limitait à ça. Je n’ai jamais perçu de racisme profond. Cette charité chrétienne d’il y a 30 ans qui faisait dire de nous « le pauvre petit Marocain » est dépassée. J’ai grandi dans un quartier défavorisé de Bruxelles, les Marolles, et la communauté marocaine y était minoritaire. Il est possible que cette fusion dans la classe sociale défavorisée nous ait protégés. Je parlais la même expérience, j’appartenais à un groupe où Belges, Marocains, Turcs et Espagnols, étaient tous étrangers puisque nous étions tous pauvres. Cette communion avec les différentes communautés de même niveau social m’a fait grandir et m’a nourrie. Cela m’a donné la distance nécessaire pour comprendre l’humanité de l’autre.

Très tôt, je me suis posé des questions sur mon identité. Je fréquentais une école catholique, les enfants récitaient leur prière et nous, les Marocains, nous étions autorisés à ne pas le faire. Cette distinction me préoccupait, je m’interrogeais, je comparais. Pourquoi trois religions, pourquoi ne pas manger du porc, pourquoi notre prophète s’appelait Mahomet et pas Jésus ?

C’est plutôt la troisième génération qui m’inquiète, ce qu’en disent les médias. Je perçois la réalité de ces jeunes en difficulté scolaire, discriminés par rapport au travail. Aujourd’hui, les jeunes se ferment, s’excluent eux-mêmes de la discussion, comme si la religion était devenue leur seul critère d’identité. J’ai l’impression que cette fermeture s’observe de part et d’autre. L’être humain est tout en nuances et il ne se résume pas à sa seule culture. Il est possible aussi que ces rejets-retraits soient simplement le résultat de cette espèce de lutte économique globale. Le problème est que cette lutte transparaît dans la manière de demander des choses, de revendiquer ou de défendre un point de vue et de regarder l’autre de manière radicale où tout est blanc ou noir.

Depuis le 11 septembre, nous sommes dans une logique planétaire de la phobie du monde musulman. Des gens au pouvoir sans scrupules brandissent le nom de Dieu pour faire peur aux masses. Ce sont nos voisins, nos amis, les pauvres d’ici et de là-bas qui souffrent de cette situation.

La peur de ne plus exister pour les chrétiens est la même que pour les musulmans. Nous devons travailler sur nous-mêmes afin de mieux canaliser nos peurs personnelles. Gérer sa peur, c’est accepter l’autre comme un « ami ».

Les parents ne jouent plus leur rôle éducatif auprès de leurs enfants. Souvent, les deux parents travaillent, et leur vie est une course contre la montre. Les parents devraient être impliqués dans l’école par l’école. Les intervenants sociaux devraient aller frapper à leur porte pour susciter chez eux l’intérêt, leur montrer qu’ils sont reconnus et que l’on a besoin d’eux pour éduquer leurs enfants même s’ils sont illettrés.

Bruxelles est une ville lumineuse et tolérante. Je veux continuer à croire que nous allons vers plus de tolérance encore. L’idée de territoire, de limites, de frontières, c’est abstrait et aberrant pour moi. Contrairement aux immigrés qui font leur vie de façon permanente ici, paient leurs impôts, scolarisent leurs enfants et qui, eux, n’ont toujours pas le droit de vote, je trouve paradoxal que des eurocrates puissent voter en Belgique alors qu’ils sont de passage.

La musique, le chant m’ont permis de vivre ma vie en équilibre sans devoir choisir un pays ou un autre. Ce qui est vital dans l’exil, bien que je ne sois que le fruit de l’exil de mes parents, c’est de trouver, de créer sa propre culture. Cela veut dire que cette nouvelle culture, synthèse de toutes les autres aura son propre lexique, ses propres émotions et sa propre grammaire. Tout est à inventer pour unifier cette double, triple, culture.

Je me donne le droit d’être Marocaine et Belge malgré mon arabe approximatif. Lorsque je chante avec mon groupe « Arabanda », certains Marocains me reprochent de maltraiter la langue et la musique classique maghrébine. Et alors ? Je revendique cette imprécision, cette douce brume qui déforme les mots dans les deux langues et je défends le droit de faire les choses comme je les ressens. J’ai eu besoin d’aide pour définir qui j’étais. Je pense, sans prétention, être à l’aube d’une nouvelle culture qui naît en Europe.

De savoir que mes parents ont été officiellement invités à travailler en Belgique, cela m’a donné un cadre, une reconnaissance, une espèce de souffle qui libère et qui rend légitime ma présence en Belgique. À une époque, j’avais besoin de cette légitimité, j’ai pu exprimer ma colère et assumer ma part de responsabilités. J’ai pu pardonner à mes parents et les comprendre.

Je suis chez moi ici, je fais ce que j’ai à faire et je suis qui je suis. Je suis heureuse et, ici, je suis à la bonne place.

Laïla Amezian, musicienne, Maroc

« Je souhaite que chacun prenne conscience qu’il a le droit d’être là où il est, le droit d’être un homme digne, de travailler, d’être heureux, d’aimer et d’être aimé. »